

PROLOGUE

LE FOX-TROT QU'ELLE FREDONNE empêche la petite demoiselle d'entendre la rumeur de l'émeute.

« ... Chaque jeune femme
Souhaite dans son âme
Un joli prince charmant
Avec des yeux tendres
Il saurait comprendre
Les élans
D'un cœur aimant... »

Elle fête son anniversaire aujourd'hui, 6 février 1934, avec une gaieté forcée; on n'a pas tous les jours 30 ans, et pas non plus de joli cœur ni de travail ou d'engagement en vue. Les taxis sont en grève et, de toute façon, elle n'aurait pas les moyens. Donc, dans le froid moche qui poigne Paris, elle descend à pied vers la Concorde, la rue Boissy-d'Anglas bien encombrée, agitée, pour un soir d'hiver. Sans se rendre compte qu'elle se met à trotter au rythme des hommes qui la doublent au pas de course, pardessus au vent, regard d'assassin et bouche tordue de violence, à mort la gueuse! Elle en oublie sa petite chanson, relève le col de son manteau de lainage violine, et son haleine précipitée lui mouille les lèvres. Et alors, elle entend le grondement d'une *Marseillaise* rageuse derrière elle, mêlée de cris douloureux, d'appels à forcer un barrage, à rallier les anciens combattants, l'UNC avec nous!, et c'est toute l'âme des révolutions anciennes, de Paris insurgé qui s'incarne aujourd'hui.

À hauteur de l'hôtel Crillon, elle traverse des écharpes de fumée venues du côté de la rue de Rivoli, sorties du ministère de la Marine qu'on tente d'incendier, elle en crie presque. Et elle découvre une foule mouvante dans un brouillard de film d'épouvante, des hommes surtout, des qui brandissent à bout de bras des grilles d'arbres, arrachent des bancs, commencent de dresser des barricades. Elle voit des camions de troupes stationnés au bout du pont de la Concorde, devant l'Assemblée nationale, les silhouettes casquées de gardes républicains, sabres au clair. Du poitrail de leurs chevaux et à grands coups de taille, ils ouvrent des tranchées dans cette masse humaine vociférante, à bas les voleurs! Aussitôt, elle est aveuglée par le brutal éclat lumineux d'un autobus qui s'enflamme au beau milieu de la place, en même temps qu'elle devine des tirs de pistolets, une mitraille d'armes automatiques, sèche pétarade sporadique de feu d'artifice. Elle a le temps de voir le reflux des manifestants, quelques-uns s'effondrer en sang, et puis elle se tourne, tambourine sur la porte du Crillon que le concierge commence de verrouiller, se glisse par l'entrebâillement, mais est-ce qu'on me dira ce qui se passe ici à la fin? Et puis, avant que l'homme réponde, on hurle dans l'escalier qui mène aux étages, une dame dévale, les mains sur les joues, l'œil agrandi. Corentine, sa femme de chambre, vient de recevoir une balle en pleine tête, là, là, à l'instant, sur le balcon! Le concierge, nippé d'apparat, en néglige d'interdire l'accès au hall et au bar déjà encombrés de réfugiés, et se précipite porter secours à

cette dame éperdue. Dans son mouvement brutal, il bouscule une brune crantée à rêver, maquillée pour un gala, enfouie dans une fourrure. Que la demoiselle reconnait aussitôt.

– Rita Georg? Bonjour, mademoiselle Georg.

La beauté a battu des cils, dévisage cette blonde aux yeux verts, nez retroussé et bien attirante, qui l'a reconnue. Une admiratrice certainement. Elle daigne sourire quand l'insolente laisse s'ouvrir les pans de son manteau sur une robe à trois sous de marocain imprimé, prend une pose de gommeuse devant un imprésario et se présente :

– Lisa Kaiser. C'est mon nom de scène. J'étais avec vous dans *Deux sous de fleurs* à « L'Empire ». Oh! pas vedette! Même pas une chanson à interpréter. Et pas une amie de M. Stavisky non plus. Tout juste dans les girls de Max Rivers... Mais mon vrai métier, c'est trapéziste...

Et, presque comme si elle retrouvait son souffle perdu dans le chaos de l'insurrection, elle termine son fox-trot :

« Venez bien vite
 Ô prince charmant
 Songez qu'elle attend
 Qu'elle est belle
 Et qu'elle a 20 ans. »



À Lille, place de la Déesse, ce même soir de froid aiguë où l'histoire peut basculer, où les ligues de droite, royalistes, légitimistes, nationalistes et nostalgiques des héroïsmes de Verdun veulent la mort de la République, Nelly Lewandowski, modiste rue de Paris, bousculée par les Camelots du roi, frottée aux nervis de l'Action française, dressée sur les talons de ses bottines, menton levé et regard de défi pour masquer sa trouille de l'affrontement général, Nelly renonce à regagner son logement, pourtant à deux pas, et se réfugie dans le café de « La Paix ». Elle est tout éberluée d'avoir en tête un refrain bête de prince charmant aux yeux tendres, alors que les gardes mobiles assomment à tour de bras, chargent depuis le terre-plein central le groupe des socialistes massés devant la Grand-Garde et le journal *L'Écho du Nord*, l'énorme immeuble au pignon à pas de moineau. À l'instant où l'opérette meurt sur ses lèvres, elle entend chanter *l'Internationale*, sent sur sa nuque un souffle chaud, un frrrr de naseaux furieux, et une main l'arrache à l'assaut d'un cheval dont les sabots viennent briser une cloison vitrée.

Comment elle échappe à l'animal qui ressort du café, effrayé par des pétards ou des coups de feu? Comment elle se retrouve tassée contre le mur près de l'autre sortie? Elle ne sait pas. Elle est emportée, voit que des hommes refluent en courant de la place Rihour, le monument aux morts, tâchent de fuir par la rue Nationale les matraques des gendarmes. Et puis, des cavaliers chargent, là-bas, une troupe de Jeunesses patriotes. Après la parfumerie du Soleil-d'or, un groupe se masse devant le siège de l'Action française, tente de démanteler les volets, on crie hou la calotte! hou les voleurs! hou le gouvernement! Daladier démission!, ça fait le coup de poing contre les ligueurs. Quelqu'un traverse le café vers le local du comité antisoviétique, juste derrière, dans la courte rue Roisin, et annonce une auto renversée au milieu de la rue Faidherbe, pas loin de la gare, paraît que les Croix-de-Feu en incendient une seconde du côté opposé de la place, rue Esquermoise. Un homme hurle que les trams ne passent plus, s'entassent là, cul à cul entre la Grand-Place et le boulevard de la Liberté, qu'on empêche les passagers de descendre, on veut les brûler vifs, c'est la révolution! Et Nelly s'aperçoit qu'elle a les mains crispées sur d'autres mains, fortes, larges, qui lui enserrant la poitrine, lui complimentent les seins, non mais oui, c'est-y pas qu'elle se ferait peloter! Elle rue un peu, se dégage le torse, se retourne, et il a une moustache Hollywood, une raie à droite, même le cheveu brun en bataille, des yeux pervenche, très clairs, la cravate de traviole sous son col mou, une gueule de doux Flamand, de champion cycliste, et une voix de basse :

– Charles Bertin. Je suis instituteur. Pas prince charmant. Désolé.

Comme s'il avait deviné le refrain qui trottait dans l'esprit de Nelly. Et puis, il lui rajuste son bibi de feutre noir, tout de traviole sur ses courtes boucles blond pâle, et explose de rire. À la seconde, son visage levé vers le sien, elle sait qu'elle est foutue d'amour.



Au Crillon les deux jeunes femmes sont aux premières loges derrière le vantail vitré de l'entrée, effarées par le spectacle du tumulte. Les forces de l'ordre semblent réussir à défendre l'accès au pont de la Concorde, mais les affrontements sont terribles : on traîne des blessés à l'arrière des combats. Rita Georg chiffonne en silence sa toque de renard dans ses mains gantées et ne cesse de tendre le cou, scrute au passage les visages des ensanglantés, comme si elle cherchait à reconnaître un manifestant. Lisa aimerait bien rétablir la conversation, causer boutique, des fois que la Georg aurait un tuyau pour une revue au Moulin-Rouge, même un petit cabaret, même à poil, crise et chômage obligent.

– Vous attendez quelqu'un ?

– J'attends un homme. Que j'ai vu une seule fois, un ami de monsieur Alexandre... D'après lui, il va m'apporter « la fortune pour pas un rond »... De l'argent, j'en ai bien assez, mais il a insisté... Comment vous dites, il a piqué ma curiosité ? Et il a fallu que je lui donne rendez-vous juste ce soir et ici ! Si j'avais su ! Dès que possible, je rentre à mon hôtel. Et demain, je file en Autriche...

Elle a répondu de cette voix assombrie par l'accent berlinois qui a fait merveille dans les ritournelles des deux opérettes produites par Alexandre Stavisky.

Lisa prend des airs de conspiration.

– Vous parlez du directeur de « L'Empire », M. Hayotte, je parie ? Allez, votre liaison, c'est secret de polichinelle ! Il vous épouse ?

– Oh ! lui ? Je ne marie pas les sans-le-sou. Il pouvait seulement me faire la cour à ses beaux jours avant d'être en prison et ruiné. Il est depuis toujours un escroc, tu sais, avec monsieur Alexandre...

– Oui, mais Stavisky s'est suicidé, lui !

– *Vielleicht*. Il a assassiné la République, surtout, j'entends dire. Tous les hommes d'État, les ministres, il les a payés. Comment vous dites, ils sont des vendus ? Oui ? Et les Français, ils n'en veulent plus, regardez-les. Ce soir, ils vont manger tout crus les députés et brûler l'Assemblée ! Tout le monde est au courant. D'où tu sors que tu n'as pas compris ?

Lisa se rebiffe, tutoie d'instinct, pour qui elle se prend l'autre étoile ? Faudrait pas confondre talent et Marie-couche-toi-là !

– Moi aussi j'ai lu les affiches : « Gouvernement de voleurs, de traîtres... » En plus, c'est à cause de Chiappe, le préfet de police, renvoyé par Daladier et la gauche parce qu'il était compromis avec Stavisky... Comme toi et ton dirlo. Parce que ton nom est dans les journaux à propos de l'affaire, t'es en plein dans le scandale ! Tiens, t'as raison de retourner chez toi à l'étranger, sinon, la prison... Vu qu'il est pas de gauche le préfet, et les autres, les juges, les magistrats, pareil, les ligues de droite sont dans la rue à renverser la République et ramener le duc de Guise. Ah ! ça te la coupe, hein ? Tu vois que je suis au fait des choses ! Ne me prends pas pour une gourde. Mon cul est peut-être moins bien que le tien, mais côté cerveau, faut pas m'en promettre !

À l'instant où Lisa se mord les lèvres d'avoir répliqué si sec, un type brillantiné, un Tino Rossi de banlieue, dans la trentaine, se dégage de la foule mouvante. Manteau de cuir, chapeau mou, il doit venir de la station de métro, toujours en fonction, se dirige droit vers le Crillon. À travers la vitre, il reconnaît Rita Georg, lui fait un signe, elle se glisse dehors, dans l'odeur de colère et de poudre et, juste là, il ouvre la bouche et tombe à genoux, avant de s'effondrer face contre terre, et que son chapeau roule jusqu'aux pieds de Lisa sortie aussi.

Aussitôt, un tout jeune homme, tête nue, un étudiant sûrement, se penche sur lui, appelle à l'aide un autre gamin en blouson. À deux, ils le soulèvent, voient Rita et Lisa tout près, inquiètes du regard transparent du blessé, ses bras sans forces.

– On l'emporte au Weber. La brasserie rue Royale. Des toubibs y ont installé une ambulance.

Et ils se hâtent, hurlent qu'on leur fasse place, suivis des deux femmes, Lisa ne sait même pas pourquoi elle prend cette direction, elle habite un garni à Montparnasse. Et ainsi, ils prennent à rebours la coulée furieuse de ceux qui affluent encore vers la Concorde, entrent dans l'établissement, où on a rassemblé des tables cirées pour y allonger des manifestants plus grièvement touchés. Ils gémissent; ceux qu'une infirmière en uniforme, cape et coiffé recoud à chaud jappent un peu. Les garçons en tablier blanc lavent sans ciller le sang des blessures avec des torchons trempés dans des seaux à champagne. Et puis ça gueule, de l'air, de l'air, ceux qui n'ont rien à foutre ici, dehors, laissez-nous faire notre boulot! Ils sont deux médecins, des passants de hasard, comme l'infirmière, à faire ainsi la loi: un costaud en gilet et écharpe à franges, un truc un peu féminin mais chic sur lui, la belle quarantaine, traits de patricien, de statue romaine, manches retroussées, stéthoscope au cou, et une femme, un rien plus jeune, à la Viviane Romance, œil de braise et silhouette brune à se damner, en tailleur pied-de-poule et chemisier de soie blanche. Ils auscultent, suturent, pansent, questionnent, décident du transfert dans les hôpitaux ou pas. Sitôt l'homme en cuir couché à demi conscient au creux d'une banquette écarlate, le médecin ouvre le manteau, cherche une plaie, n'en trouve pas, tâche de retourner le blessé, le met torse nu avec l'aide de Lisa, voit l'orifice d'entrée de la balle, juste sous l'omoplate gauche, et prend le pouls. Pas de temps à perdre, qu'on l'emmène à Cochin immédiatement. Et à la seconde, par miracle, c'est fait: la doctoresse calme les bredouillis du blessé, ne parlez pas monsieur, ne parlez pas, l'accompagne jusqu'à un fourgon à sirène qui se charge déjà du transport d'un autre malheureux touché à une jambe.

Jusque-là, Rita Georg s'est tenue à petite distance et, maintenant, elle veut prendre le manteau et la veste de l'homme, elle va les lui porter à l'hôpital. Lisa serre les vêtements sur sa poitrine. Si ça se trouve, la Georg n'a pas menti, le type lui apporte la fortune, il y a du fric dans le portefeuille, et si le client trépassé, vaut mieux que ça lui profite à elle, la Georg n'est pas sans rien.

– Je peux aussi bien le faire. C'est qui? Tu le connais? Son nom?

– Il est un ami.

– Je te demande son nom. Dis-le-moi, et je vérifie sur ses papiers.

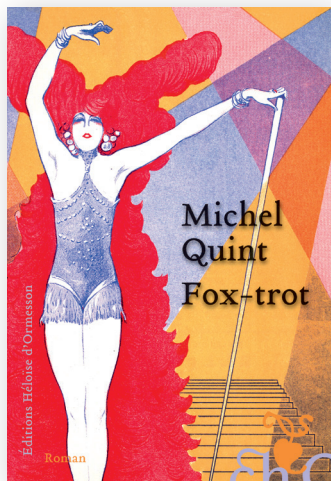
En même temps, elle fouille les poches de la dépouille, ne trouve qu'une enveloppe épaisse, pas d'argent ni de carte d'identité. Elle fait mine de se raviser, tend le manteau et la veste à Rita Georg et, dans le mouvement, escamote l'enveloppe.

– Après tout, d'accord, si c'est ton ami, je suppose qu'il sera content de te voir à son réveil...

Avant que Rita puisse répondre, le toubib, qui n'a rien perdu de la scène, force un peu le velours de sa voix, soudain très mondain:

– Vous êtes bien mademoiselle Georg? Je vous ai vue dans *Katinka*... Bravo! Vous enchantez même les silences. Et bravo pour votre dévouement cette nuit.

[...]



Michel Quint, *Fox-trot*

Roman

336 pages | 20 € | ISBN 978-2-35087-335-0

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2015 | www.heloisedormesson.com

